

LE

## REPOS DESPRIT

EN L'AGRICVLTURE ET  
VIE SOLITAIRE,

PAR

EMMANVEL TRIPPAVLT CONSEILLER

DV ROY, PREVOST, IVGE ORDINAIRE

&amp; Lieutenant Particulier au Siege

Royal de Neufuille.



A ORLEANS,

Par René Fremont, Libraire & Imprimeur, demourant  
pres nostre Dame bonne Nouvelle,

M. D. CXIII.



---

AD LECTOREM.

**L** Ex mihi dura fuit, durum seruire rogando,  
Durius & rigido voce placere foro.  
At modó syluestres meditarier ordine Musas  
Fata iubent, fatís cedere fata finunt.

E. T.

---

A L'ENVIEUX.

**E** Scoutemoy, toy, qui me veux reprendre,  
Et blasonner sans esprit, & raison;  
Iete voudrois premierement apprendre,  
A bien parler en temps, & en saison.

E. T.



S O N N E T.

**C**est œuvre est vn portrait des pl<sup>r</sup> parfaits ouurages  
La Muse de l'Auteur par le son de ses vers,  
Nous eslance aux desirs de tant de fruiçts diuers  
Qu'on reçoit en la plaine, & aux fueillus boccages.

Les fleurettes des champs, des oyseaux les ramages,  
Les Chasteaux a l'escart superbement couverts,  
Les Estâgs bié peuplez, les ruisseaux, les prez verds  
Dōnent mille plaisirs aux plus grâds personnages.

La Chasse encore plus, & le gain des moissons;  
Par ton liure TRIPPAULT ces choses cognoissons;  
Et que las de te voir dans vne grande ville

Au milieu d'un public different en humeurs,  
Pour châter de Ceres les doux fruiçts, & les meurs,  
Tu te viens establir dans le Bourg de Neufuille.

I. Roger.



S O N N E T.

Er<sup>ay</sup>-ie seul ingrat, cher oncle, de la bande  
Sans mōstrer pour le moings que iay le desplaisir  
De ne pouuoir assez exprimer mon desir,  
De rendre a ta vertu l'honneur qu'elle demande.

Me verray-ie attaquer de reproche si grande,  
Qu'obligé plus qu'aucun ie n'aye peu choisir  
Pour en dire ma part vn moment de loisir  
Comme d'vn bon nepueur le deuoir me cōmande.

Non ie l'empesch<sup>er</sup>ay, & diray seullement  
Que ie veux, & ne puis, que si hault argument  
Regarde c'il qui a des Muses lauentage.

Et si quand il aura sur vn subiect si beau  
Longtemps alembiqué, & rongé son cerueau  
Ie feray cas de luy sil en dit dauentage,

C. GONTAVLT Procureur.





LE REPOS D'ESPRIT EN L'AGRICULTURE  
ET VIE SOLITAIRE.

**P**lusieurs disent entre eux que les Palais doiez  
 Seruent d'un beau seiour aux hōmes redoutez,  
 Et les chāpestres lieux, les Bourgs, & les villages,  
 Demeurent pour repaire aux animaux sauvages :  
 Estimans que les champs nous soient vn Orizon  
 Plus rude a supporter que l'obscur prison :  
 Tout ainsi que les Arts, & les Estats des villes,  
 Mediocres, ou grands, ou nobles, ou serviles,  
 Apportent peu a peu de la commodité :  
 Comme le Magistrat exerçant l'equité,  
 Le Soldat triomphant des tresors de la guerre,  
 Et l'artisan espris des secrets de la terre.  
 Mais si l'Agriculture enseigne les moyens  
 D'amasser sur amas, & compiler des biens,  
 L'an reuolu se void, pendant que le Rustique  
 Escoute si du Ciel l'influence aquatique  
 Endommage ses fruiets, ou si les Aquilons  
 La resserrent la bride aux fascheux tourbillons.  
 Tousiours il est contraint pour complaire a nature,  
 De semer pour cueillir, & selon l'adventure  
 De cueillir, pour semer par vn cours infini :  
 Tousiours il est contraint soit bien, ou mal muni  
 D'auancer tous les ans sa despence, & sa peine

Sans espoir de secours sinon dessus la plaine :  
 Toujours il est en crainte, & doute si Ceres  
 Avec le principal payera les interes,  
 Voyant les accidens meslez d'une amertume,  
 Qui poind les Laboureurs, les trauaille & consume.  
 Nous lifons que le fils s'estant accommodé  
 Au labour de son pere, il fut incommodé :  
 Car le commencement, & la fin de sa vie  
 Fut au lieu de repos, d'un desespoir suiuiue,  
 Ne pouuant preiuger le viste mouuement,  
 La fin, & le milieu de son gouuernement :  
 Desespoir toutesfois directement contraire  
 Aux Loix de nostre Dieu, auquel nous deuous plaie :  
 Car en l'homme des champs on ne scauroit choisir  
 Vn iour, heure, ou moment, sans recepuoir plaisir.  
 D'ou viét que les Seigneurs, les rois, & les monarques,  
 Delaissent les Citez, & les Royales marques,  
 Pour ioüir des beautez que la terre produit.

Lyfandre par les siens comme vn astre qui luit  
 Fut mandé pour offrir a Cyrus Roy de Perles  
 Des presens somptueux, aussi des vases perles :  
 Ces choses mesprisant Cyrus d'un pas soudain  
 Luy monstra son verger façonné de sa main :  
 Verger qui surpassoit par ses odeurs florides  
 Les champs d'Alcinous, & ceux des Hesperides :  
 Bref Lyfandre voyant la grandeur de Cyrus  
 Plus noble millefois que celle de Pyrrhus,  
 Confessa que Cyrus sous la machine ronde  
 Estoit le bien-heureux, & le plus grand du monde,  
Ayant



Ayant confusement sa fortune, & le sort  
 Conioint a sa vertu pour resister au fort.  
 Les Romains sectateurs de la rustique vie,  
 Pour dechasser au loin la paresse & l'enuie  
 Esleurent des Censeurs, lesquels par iugement  
 Condamnoient les oisifs aux peines, & tourment.  
 Des lors l'on publia par toutes les contrées  
 De remettre en valeur les terres delaissées,  
 Imitant Cresinus, duquel tout le pouuoir  
 Consistoit au labour d'un champestre manoir :  
 Albinus toutesfois bouffy de ialousie,  
 De chagrin, de despit, de rencune, & d'enuie  
 Defera Cresinus pardeuant les Censeurs,  
 Le blasonnant par tout de magiques fureurs ;  
 Cresinus fut absous estant sa cause iuste,  
 Presentant aux Censeurs sa fille fort robuste,  
 Le couple de ses bœufs, & les outils trenchans,  
 Desquels il trauailloit a labourer ses champs.  
 Caton tesmoigne assez par sa philosophie  
 Le Nectar sauoureux, & la douce Ambrosie,  
 Portant dessus le front pour enseigne d'honneur  
 Le los d'homme de bien, & de bon labourer :  
 Ie ne m'estonne point si Balbus prompt, & sage  
 Reduisoit toute chose au poinct du labourage ;  
 Car sans l'Agriculture, & sans la bien gouster,  
 Rien ne peult icy bas longuement subsister.  
 Tout ainsi que l'on void la deesse Cybelle  
 Allaiter ses enfans de sa propre mammelle :  
 La terre nous fournit aussi les aliments

Et double ses proufits sans l'iniure du temps.  
 Sainct Crysoftome dit que l'homme peut au monde  
 Viure sans vestemens, & voguer dessus l'onde :  
 Mais priué de Ceres, & de ses douces fleurs  
 Soustient qu'il ne peut pas respirer sans douleurs.  
 Les Scytes reputoient les arts, & les sciences.  
 Mecaniques, sans fruit, & sans experiences,  
 Fors que l'Agriculture, & la douce liqueur  
 Qui source incessamment du rustique labour.  
 Romule commanda le seiour solitaire  
 Aux Citadins de Rome, aussi l'art militaire :  
 L'un pour vanger l'affront, & maintenir son rang,  
 L'autre pour viure en paix honoré de son sang.  
 Les Suysses par leurs loix sainctement ordonnées  
 Leuoient par chascun an des troupe destinées  
 Aux assaults furieux iusque au nombre de mil :  
 Les autres qui restoient par vn ordre subtil  
 Labouroient en commun les deserts a toute heure.  
 Attendant le retour de leur longue demeure.  
 Numa deuotieux diuisa sagement  
 Les terres des Romains, pour dresser seulement  
 Ses subiects au labour, bref fait vne ordonnance  
 Suiuie de mesprix, aussi de recompence  
 Pour ceux qui soigneroient le bié de leurs Seigneurs.  
 Tous les Milesiens accablez de douleurs  
 Et du tout affoiblis par les guerres ciuiles  
 Poussez d'ambition de commander és villes  
 Nommerent des Agents du pays de Parrois  
 Pour regler leurs debats, leur iustice, & leurs loix,

Et pour ancantir leur extreme paresse  
 „ Mere de tous malheurs, d'ennuis & de tristesse:  
 En fin les plus soigneux du rustique manoir  
 Emportèrent le prix, l'honneur & le pouuoir.  
 Abdolomin iadis par son beau labourage  
 Fut esleu de Sidon Roy prudent, & fort sage,  
 Magnanime, & courtois, liberal & adroit  
 Rendant a vn chascun la iustice, & le droit.  
 Nous voyons que Gelon grand tyran de Sicile  
 Pour garantir les gens de paresse inutile  
 Nouerque de vertu, les enuoyoit aux champs  
 Esueiller leurs esprits pleins de soucis cuifans,  
 Pour les tenir sans cesse, & les mettre en haleine,  
 Et par tel mouuement resister a la peine.  
 Luculle ayant dompté les Parthes ennemis  
 Del'Empire Romain, & sous le ioug remis,  
 Pres Naples feit bastir vn superbe edifice  
 Pour consommer ses iours au rural exercice,  
 De mesme Pericles des Grecs le bien aymé  
 Pour ses rares vertus, & demy Dieu nommé  
 Establit maintes loix dans la ville d'Athenes,  
 Puis sauoura les fruiets de ses fecondes plaines.  
 Terence nous apprend par ses doctes leçons  
 De viure sous les Cieux deux naifues façons;  
 Tout ainsi que des lieux elles sont separées  
 Des saisons, & des temps elles sont egarées.  
 Si de l'Agriculture on veult chercher le temps  
 Et le commencement de l'amoureux Printemps,  
 On trouuera tousiours que la ciuille Escolle

Doibt ceder aux rayons du Soleil qui m'affolle;  
 Car sa diuinité retient son origine  
 Du iour, que Dieu crea ceste ronde machine,  
 Et que ses doux enfans estoient de toutes parts  
 Errans par les deserts, & par les monts espars,  
 Viuotans seullement, & n'ayans pour retraites  
 Que les boys, & buissons, & les landes secretes.  
 Or voyons maintenant le lieu, qui fut donné  
 De Dieu, pour trauailler a l'homme destiné,  
 Dont il auroit iouy, & toute sa famille;  
 Iusque a tant que l'orgueil, & le desir fragile  
 Fut cause de bastir des Vniuersitez,  
 Des chasteaux enfermez, & des fortes citez.  
 Platon diuinement espris de melodie,  
 Que rend par ses effects la solitaire vie  
 Nous confesse qu'elle est image de nos Roys,  
 Miroir de la vertu, & maistresse des loix.  
 Le vieil Caton disoit enquis de son ouurage  
 Que le profit des champs, & du réglé mesnage,  
 Estoit de bien nourrir, enquis secondement  
 Estoit d'entretenir sa maison proprement,  
 Bref qu'il estoit seant d'entendre au labourage  
 Pour acquerir le los d'un riche personnage.  
 Agale fut nommé par l'oracle des Dieux  
 Le plus hureux du monde, & le plus soucieux  
 Tirant par son labour, & par sa diligence  
 Vn magazin de fruiçts, de biens & d'esperance.  
 Le vieillard Laertes pour esteindre l'amour  
 Qu'il portoit a son fils tant la nuict que le iour,

Et pour quitter le dueil, & l'ardente complainte,  
 Ayma l'Agriculture au milieu de sa crainte.  
 Dentate vaillamment apres auoir dompté  
 L'ennemy des Romains, & Pyrrhe surmonté,  
 Triomphé par deux fois, & augmenté l'Empire,  
 Fut il pas amoureux de la champestre lyre?  
 Cincinnate prudent, & Dictateur Romain  
 Fut trouué tout poudreux labourant de sa main  
 Le champ de peu d'arpents, & apres la victoire  
 Retourna dans les champs nonchalant de sa gloire.  
 Attale Roy d'Asie, & puissant en butins,  
 Et ennuyé de voir tant de peuples mutins,  
 Delaisa sagement son Sceptre, & sa Couronne  
 Pour gouster les doux fruiçts que la terre nous donne.  
 Ha Diocletian ceda le maniment,  
 Le profit, & l'honneur de son gouvernement,  
 Desirant estre a soy au pays de Saldine  
 Pour embrasser Ceres comme chose diuine.  
 Collatin fut aussi retournant du labour  
 Embrassé des Romains, & créé dictateur;  
 Admirant les effects de la parsimonie  
 Naissante du repos, & de la douce vie  
 Et mieux aymant cent fois de viure a son priué,  
 Que d'estre le premier dans Rome depraué.  
 Or Regule aduertí conduisant en Afrique  
 L'armée des Romains, que son labour Rustique  
 Estoit abandonné par la Parque, & les pas  
 Qui auoient talonné ses valets au trespas:  
 Supplia le Senat commettre en son absence

Quelqu'vn, pour soulager les siens de sa presence.  
 Quel honneur ont acquis les Ciceroniens,  
 Lentules, Pizenois, Bifolçois, Fabiens,  
 Et tous les Porciens suiuant l'Agriculture,  
 Dont le los immortel s'apprend par l'escriture.  
 Scipion l'Africain apres tant de trauaux,  
 De miseres, d'ennuis, & de sanglants assaux,  
 Seiourna dans les champs pour detourner les brigues  
 Du peuple mesdisant de ses longues fatigues.  
 Ficine donne aduis que la douce maison  
 Consiste en vn seul poinct: quand l'homme de raison  
 Se contante de peu, sans prendre l'heritage  
 De son proche voisin escheu par son partage;  
 Quand l'homme retiré contemple meurement  
 La fin de ce Chaos, & le commencement:  
 Quand l'homme de son mal se repent, & s'amande,  
 Mesprisant les efforts de l'infernalle bande:  
 Quand l'homme deliuré de toutes passions  
 Discourt parmi les siens de ses affections,  
 De la solidité de la terre seconde,  
 Du cours, & flux des eaux, & de la mer profonde,  
 De la subtilité de l'air tres-gracieux,  
 De la legereté du feu donné des Cieux,  
 De la clairté du iour, & de la nuit obscure,  
 De la diuersité des couleurs & figure  
 De l'aquatique Iris: bref pour tout passetemps  
 Admire les beautez du celeste Printemps.  
 Printemps qui s'apparoist, lors que la terre change  
 Ses nouuelles couleurs d'vne façon estrange.

Quand les arbres chargez de verdure, & de fleurs  
 Quittent le mauuais gouſt, pour prendre les odeurs,  
 Et que les fruictz nouveaux parmi les brâches pèdent,  
 Les herbes, & les bleds ſur la terre ſ'eſpandent :  
 Bref que tous les oiſeaux fredonnent mille chants,  
 Et deſgoiſent leur ris au milieu de nos champs  
 Pour repaiſtre nos yeux, & contenter la flame  
 Au ſon du Roſſignol qui me poind, & enflame.  
 L'Eſté le ſuit apres meſurant vn cinq pas  
 Accompaigné de ris, de chanſons, & d'appas,  
 Lequel par ſon labour porte des nourritures  
 Neceſſaires touſiours a toutes creatures,  
 L'Automne piolé, & rempli de vigueurs  
 Refocille les corps abbatus de chaleurs ;  
 Et l'Hiuer froidureux par ſes tours ordinaires  
 Conſomme purement les humeurs populaires.  
 Chacun des ſaiſons nous rend ſon paſſetemps  
 Eſcartez des citez & plus commode au temps  
 Du ruſtique plaifir, comme eſt la volerie,  
 La venerie, auſſi la chaſſe, & peſcherie,  
 Dont vous auez, Mōſieur, tel qu'il vous plaifit choiſir  
 L'exercice en tous lieux quand vous auez loisir :  
 Meſmes au paradis, & beau ſeiour de P R E S L E,  
 Ou les Muſes ſouuent ſ'eſbattent peſle & meſlé.  
 Je ſcay que les citez ſont plus propres cent fois  
 Pour apprendre les arts, & enſeigner les lois  
 Aux nouveaux Eſcolliers ; que n'eſt la ſolitude  
 De ce grand Heraclite enclin a ſon eſtude.  
 Mais quoy ? Platon diuin delaiſſa ſciemment

D'Athenes les beautez, & son hebergement,  
 Pour dresser dans les champs sa belle Academie,  
 Et servir aux amis par sa Philosophie,  
 Aymant trop mieux des siens le doux contentement,  
 Et de foy, que complaire au vulgaire tourment.  
 Philon l'Hebreu, disoit que l'ame desireuse  
 De suivre de vertu la montaigne pierreuse  
 Et ses roides sentiers, deuoit ceder a tout,  
 Embrasser le labour, & tracer iusque au bout  
 Le chemin ja battu de la plaisante vie,  
 Deschassant le chagrin, & la melancholie.  
 Petrarque par ses vers entonnoit grauement  
 Admirant nuit & iour en son entendement  
 Le bien-heureux seiour, & beauté de Valcluse,  
 Valcluse de malheurs, & de langueurs excluse :  
 Petrarque sur la fin de ses doctes amours  
 Choisit son Helicon, & se bannit des cours,  
 Pour mieux Petrarquiffer sur le mont de Parnasse  
 La grandeur d'Apollon, & des Muses la grace.  
 Picus homme prudent, accort & renommé  
 Fontaine de science, & de tous estimé  
 Hantoit son Fesulan abundant en delices,  
 Pour chanter doucement les ruralles blandices.  
 Pline son Laurentim ayma tant cherement  
 Esloigné des clameurs, & diuers changement  
 Ne craignant en ce lieu les Harpyes puantes,  
 Les nouvelles de ville, & langues mesdisantes :  
 Pline son Laurentim reclamoit en tous lieux  
 Terrestre Paradis, ou sejournent les Dieux.



Bartole ingenieux, tres-profond en science,  
 Miroir de la vertu pour son experience,  
 Phœnix de l'vniuers, beau Soleil de nos Rois,  
 Iardin de mille fleurs, & d'immortelles lois,  
 Bastit sur le sommet d'vne verte montaigne  
 Enceinte de ruisseaux courans par la campagne,  
 Sa plaisante maison, surpassant en beautez  
 La cité de Memphis, & ses palais voutez,  
 Pour parfaire a loisir ses doctes commentaires,  
 Et conformer son amé aux plaisirs solitaires.  
 Il laisse tous les Dieux, & Deesses aussi  
 Inuenteurs du labour, & champestre soucy,  
 Comme Bacchus, Ceres, Flora, Pales, Fortune,  
 Et Diane portant le Croissant, & la Lune.  
 Pour ne mesler leurs chants, & leurs deuotions,  
 Auec les bruits de ville, & dures passions.  
 Or venant a mon point ie veux chanter la vie  
 De ce grand Ciceron en son Academie,  
 Lequel de iour en iour visitoit son Cuman,  
 Tantost son Formian, apres son Tusculan,  
 Imitant de Denis Siracusin l'exemple :  
 Ciceron feit bastir vne maison fort ample,  
 Si bien que les Romains venoient de toutes parts  
 Iuger les raretez encloses dans ses parcs,  
 De laquelle Saluste espris de mesdisance  
 Vomist en plein Senat l'excessiue despence.  
 Caton le Censorin miroir de grauité,  
 Regle de la vertu, & de seuerité,  
Frequentoit si souuent son petit heritage

Appellé le Sabin escheu par son partage,  
 Qu'il ne pouuoit sans luy comme autheur de son bien  
 Animer les esprits sous l'amoureux lien.  
 Senecque reputoit sa volupté pareille  
 A celle, que les Dieux sous la rose vermeille.  
 Prenoient incessamment : les Faunes semidieux  
 Reçurent dans les bois mille ris gracieux,  
 Lors que subtilement Senecque feit respandre  
 Les eaux dans les vergers, & par canaux descendre.  
 Je pourois alleguer des Senateurs Romains  
 Les parterres souuent façonnez de leurs mains,  
 Employer maintenant la police tres-belle  
 De Varron, Palladin, aussi de Columelle  
 Touchant l'Agriculture, & sonner par mes chants  
 La noblesse Françoisise errante dans les champs,  
 Laquelle se complait aux chasteaux, & vilage  
 Mettant la main a l'œuure, ordonnant du mesnage,  
 Et dispensant le temps selon l'ordre, & faisons,  
 De iardiner aux champs, & rustiques maisons,  
 Sans faire aucun estat des citez, & des villes,  
 Tant que l'amour est grand aux campagnes fertiles.  
 Je laisse les labeurs, & les faits merueilleux  
 De ses Egyptiens, dont ils sont orgueilleux;  
 Je laisse le Dedale, & iardins pleins de grace  
 De Mecene, Lucain, de Luculle, & d'Horace,  
 Epicure desquels fut premier inuenteur,  
 Depuis Semiramis augmenta sa grandeur  
 Adioustant les vergers, & champs de Babylone  
 Suspendus par moiens, que l'artifice donne.

En fin l'homme prudent, & poussé de raison  
 Se doit fort contanter d'une basse maison,  
 Pour viure honnestement au milieu d'un vilage  
 Detestant les debats, la fureur & l'orage.  
 Et pour le peu de temps qui luy est destiné  
 De Dieu le tout puissant depuis le monde né  
 Doibt quitter sagement toutes charges publiques  
 Pour se voir en repos bien loing des Republicues.  
 Car tout ainsi souuent que les grandes citez  
 Seruent de beau theatre a nos calamitez :  
 Semblablement les champs, & les lieux solitaires  
 Courent nos passions, & nos maux ordinaires.

F I N.

## CHANSON.

**C** Eluy qui veult en amourette  
 Passer le temps ioyeusement,  
 Il prend la belle violette,  
 La couleur du fidel amant.  
     Viue la fleur de violette :  
     Mais sur tout viue le gris.  
 Celuy qui meurt de ialousie  
 Choisit le bleu pour sa couleur :  
 L'autre cheri de son amie  
 Graue le verd dedans son cœur.  
     Viue le verd sans ialousie :  
     Mais sur tout viue le gris.  
 Le marinier porte l'oreng  
 Voguant par trop en desespoir,  
 Le marcadant soigneux eschange  
 Le beau Tané pour son espoir.  
     Viue la couleur de l'oreng :  
     Mais sur tout viue le gris.  
 L'homme de saincte renommée  
 Charge de noir son pauvre corps :  
 La fille d'vn chascun aimée  
 Garde le blanc par ses efforts.  
     Viue la blanche renommee :  
     Mais sur tout viue le gris.  
 Le rouge plaist au capitaine,  
 Le Pourpre aux Roys pour sa beauté ;

Le loup se paist parmi la plaine  
De nos moutons par cruauté.

Viue la rouge, & pourpre laine :  
Mais sur tout viue le gris.

Le gris n'est rien qu'une fontaine  
De mille pleurs, & de soupirs :  
Nous viuons tous en ceste peine  
Iusque a la fin de nos desirs.

Viue le cours de la fontaine :  
Mais sur tout viue le gris.

Beau gris qui sert a la ieunesse  
Pour se ranger modestement  
Sous le conseil de la vieillesse  
Riche en sçauoir, & iugement.

Viue le poil de la ieunesse :  
Mais sur tout viue le gris.

E. T.

### Q V A T R A I N.

**I**E meurs d'un feu, madame, & vo<sup>u</sup> plaignez les dets,  
Appaisez, s'il vous plaist, le feu qui me consume:  
Pour vostre mal des dets, ie veux que l'on m'assomme,  
Si ie ne vous guaris tant dehors, que dedans.

E. T.

### A V T R E.

**Y**Sabelle ie suis vn Phœnix en amours,  
Mon cœur dedans le feu de vostre purgatoire  
Languist, en attendant quelque douce victoire.

Priez Dieu pour les morts, & me donnez secours,  
 Les corps sont resueillez par la sainte oraison,  
 Les oyseaux par les chants, & les tygres sauvages:  
 Orphée sur sa lyre addoucist les courages  
 Des esprits furieux dans l'obscure maison.  
 Ænee descendit aux Enfers, desireux  
 Derevoir Anchises, & les ames fidelles  
 Des Troyens retenus sous les ombres cruelles.  
 Priez Dieu pour les morts, & pour moy douloureux.  
 Bref chassez maintenant par vos doctes discours  
 Les fantosmes diuers, & par douce priere  
 Deliurez s'il vous plaist mon ame prisonniere:  
 Ce faisant ie ne veux de vous autre secours.

E. T.

---

### Q V A T R A I N.

**A** Dieu mon cœur, Adieu retraiete de mon ame,  
 Adieu flâbeau d'amour, qui brulle incessâment:  
 Salamandre ie vis au feu de mon tourment,  
 Pour me voir en repos, approchez vous Madame.

E. T.

---

### C H A N S O N.

**I'**Accompare mon hœur au cours d'vne riuiera  
 Flottant de ça de la, i'accompare mon hœur  
 A la fleur qui se void, puis qui meurt en ariere:  
 Bref mon hœur est tousiours voisin de la douleur.  
 Mon desir est semblable a celuy de Tantale,

Car ie veux, & ne puis, mon desir n'est qu'un vent,  
 Qu'un fruit peint, qu'une soif, qu'une rage fatale,  
 Qu'un soupir, qu'un sanglot, qu'un souci que l'on prend.

I'accompare l'amour brulant en ma poitrine  
 Aux rayons du Soleil, qui desseiche les fleurs :  
 Car ie meurs tout a sec sans auoir medecine  
 De celle, qui deuroit alleguer mes douleurs.

I'accompare l'espoir des trauaux que i'endure  
 Au vol Icarien : l'espoir est desesper  
 De tourner nuit & iour la roche qui murmure,  
 Et seruir de pasture a l'Aigle sans douloir.

La douceur qui reluist dans les yeux d'Isabelle  
 Sert d'un appas trompeur, pour me faire tramer.  
 Le fleuve Stigien : Cephale tres-fidelle  
 Reclame sa Procris, & meurt pour trop aimer.

I'accompare mon bien au tonneau Danaide,  
 L'espoir de mon amour, le desir de mon cœur,  
 La douceur de Madame, a l'amoureux Aulide :  
 Bref ie suis mort, ou vif, car ie suis en langueur.

E. T.

## Q V A T R A I N.

**I**E delaisse mon bien, & mon mal ie procure,  
 Ie m'efforce d'aimer, & l'amour me desplaist,  
 Ie mesprise Isabelle, & sa beauté me plaist :  
 Voila comment ie suis malheureux de nature.

E. T.

## P L A I N T E.

**T**Antale tu es mort, iay par experience  
 Ressenti les rigueurs de ton impatience,  
 Iay perdu dans les eaux le doux contentement  
 Qu'vn amant nuit & iour espere en son tourment.  
 Sisyphes malheureux, tu deualle, & remonte  
 Le rocher destiné, qui ta force surmonte :  
 Ie brouille incessamment, ie n'ay point de repos,  
 Et mes membres gelez sont tenus en depos.  
 Licaon tu te pers loup-garou plein de rage  
 A festoyer les Dieux de sang, & de carnage :  
 Ie me trompe souuent en mes conceptions,  
 La fortune est le but de mes intentions.  
 Ixie tu te plains attaché sur la rouë,  
 Et tournant tout au tour sans cesse tu te rouë :  
 De mesme, ou peu s'en faut tousiours a me chaloir,  
 Ie me tourne, & me vire, & n'ose me douloir.  
 Tytie tu repaist estendu sur la plaine  
 Le Vautour affamé de ta sanglante veine :  
 Mon cœur est tout percé d'vn fort trait, d'ôt ie meurs,  
 Et l'Enfer retentist au son de mes clameurs.  
 Icare audacieux la cire de tes aïles  
 Se fond aux clairs rayons des celestes chandelles :  
 Certes tous mes desseins par trop ambitieux  
 Se perdent, pour auoir adoré vós beaux yeux.  
 Helas Belides sœurs vos cuuettes perrees,  
 Nes'empliront iamais pour vos fautes passées :  
 Ie crains que la longueur de mes cuisantes pleurs



Passe l'eternité de vos iustes douleurs.  
 Madame ayez pitié de ma longue souffrance,  
 Dont ie suis accablé du iour de ma naissance ;  
 Mon corps priué d'humeur, & plus lourd qu'un fardeau  
 Demeure enseveli sous le gelé tombeau.

E. T.

---

 CHANSON.

**I**E ne sçauois dissimuler ma rage,  
 Mon Asne est mort, le repos de mes ans :  
 Quittez vos pleurs, & vos sanglots tréchas.  
 „ Tout icy bas est subiect a l'orage.  
 „ L'homme viuant a le pied dans la barque  
 „ Du vieil Charon, pour affranchir le pas :  
 Vostre Asne est mort équipé de son bas.  
 Mourir deuoit, & ceder a la Parque.  
 Madame donc au lieu de la tristesse,  
 Et sans songer a vostre Asne grison,  
 Viuez tousiours sous la douce prison  
 De Cupidon, qui me poind, & me blesse.  
 De vos douleurs fera la recompence  
 Le ris d'amour, & le contentement  
 Que sentirez naistre d'un grand tourment  
 „ Apres les pleurs suruient la iouissance.

E. T.

---

 CHANSON.

**M**ES Dames le vin blanc, d'ot iay veu la puissance  
 Depeinte par les vers d'un poëte nouveau,

D

Surpasse le cleret : Hyppolite au tombeau  
 Reçut par le vin blanc sa premiere naissance.  
 Mes dames le vin blanc eschauffe la ceruelle,  
 Et furette les corps du bas iusques en hault :  
 Rodomont aux Enfers au lieu donner assault,  
 Espris de sa liqueur reclamoit Isabelle.  
 Mes dames le vin blanc, dont la docte Sibille  
 Empoisonna Cerbere, estoit le moust des Dieux,  
 Qui chasse le soucy, qui rasieunist les vieux,  
 Qui coule doucement, & qui tousiours fretille.  
 Mes dames le vin blanc est vn rayon de gloire,  
 Bacchus en est le Dieu, le maistre, & le Seigneur :  
 Lycurgue fut boiteux voulant par sa rigueur  
 Faire perdre du vin l'essence, & la memoire.  
 Mes dames pour tout point le vin blanc, ce me semble,  
 Est le Nectar diuin de tous les amoureux :  
 Leandre pour Hero dans les flots doucereux  
 Se plonge pour aimer, & pour mourir ensemble.

E. T.

---

 Q V A T R A I N .

**B**euuons incessamment, & contons nos escus,  
 Assaillons Parpignan & de cul, & de teste,  
 Ce faisant nous ferons tout le iour de la feste,  
 Et iourons a cul-bas en l'honneur de Bacchus.

E. T.

---

 E N I G M E .

**T**rois Faunes sortiront egaux en equipages  
 D'vn cêtre tenebreux : cinq ministres fort sages,

Bien vnīs, & formez selon l'humanité  
 Les saisiront au corps sans forcer l'vnité.  
 L'vn vers Septentrion prendra sa cognoissance,  
 L'autre vers Orient tournera sa puissance,  
 Le tiers vers Occident, tous trois ne partiront  
 Que la croix ne soit peinte au milie u de leur front :  
 Tost apres l'on verra la beste deux fois née  
 Portant pieds de griffon, la face bien cornée  
 Et la barbe de chair qui d'vn chant pur, & beau  
 Animera les corps gifans dans le tombeau.  
 Lesquels ressuscitez comme vne fourmilie  
 Accourront pour reuoir la lampe iournaliere :  
 Puis s'en iront traĩnant esprīs de mille ieus  
 Les peaux de nos moutōs pour accomplir leurs vœus  
 En ce temps suruiendra plein de feus, & d'audace,  
 Vn Empereur marin suiui d'vn populace,  
 Pour lequel rudement on ioura des cousteaus,  
 Et le sang coulera plus vīste que les eaus.  
 Deuant luy marcheront les fringans capitaines  
 Vestus de toille d'or au lieu de fines laines :  
 Les carabins suiuront chamarrez de clinquant,  
 Et prendront pour enseigne vn bouquet verdoyant.  
 Mais apres ses malheurs, naistra le plus beau prince,  
 Dont le nom sera P. seigneur de la prouince  
 Qui veinera le marin : lors sera le depos  
 Conserué sainctement de nostre doux repos.

## CHANSON.

**I**E languis soucieux d'une amoureuse offence,  
 Je meurs cent fois le iour pour toy mon petit cœur  
 Je meurs, & si ie vis tousiours en esperance :  
 Voila comment ie suis pres & loin de mon hœur.  
 Le malade se plaint bouffy d'impatience,  
 S'il n'est tost secouru du medecin trompeur ;  
 Hastte toy medecin, car ie pers cognoissance  
 De celle, qui me tient en extreme douleur.  
 Que dis-ie ? helas ie veux mourir en ces vacarmes,  
 Je veux seruir a tous d'exemple & de miroir,  
 Et veux comme vn soldat redouté par les armes,  
 Faire superbement paroistre mon pouuoir.  
 Iay main tesfois semblé la palme obeissante  
 Qui porte sans casser vn fardeau bien espais :  
 Mais quoy ? ie n'en puis plus, mon ame se lamente  
 D'auoir par trop aimé, sans iouïr d'une paix.  
 Vlysse n'a iamais tant cheri sa maistresse,  
 Tant erré par les champs, tant vogué sur la mer,  
 Que moy pour toy mon cœur, encore sa tristesse  
 Fut par vn ris changée, & par vn doux aimer.  
 Donnez moy donc cent ans des baisers de Tibulle,  
 Donnez moy guarison du grand mal qui me poind ;  
 Apres ie te feray sans mentir vn Catulle,  
 Pour te seruir de iour, & de nuict mieux a point.

E. T.

## A V L E V R A V L T.

**L**eurault dedans la plaine  
 Souuent ie suis en peine  
 Pour te prendre d'assault.  
 Mais quoy ? subtil, & cault  
 Tu te mocque sans cesse  
 De ma lente paresse.  
 » Au monde pour durer  
 » Il conuient endurer :  
 » Car celuy qui endure,  
 » Et qui point ne murmure  
 » En son aduersité  
 » Reçoit prosperité.  
 Leurault plein de ruses  
 Pren tes champs, & brisées,  
 Quitte aussi tes brocards,  
 Et tes fascheux regards.  
 » L'ame fort genereuse,  
 » Et d'honneur curieuse  
 » Ne peult en bien disant  
 » Aymer le mesdisant.  
 Leurault dans les montaignes,  
 Dans les boys & campagnes  
 Tu te rend ennemy.  
 » Au besoing est l'amy,  
 Pour te sauuer appelle

La grandeur d'Isabelle,  
 La douceur & secours  
 De ses chastes amours,  
 Dont mon cœur, sans mot dire,  
 Languist sous le martyre.  
 Autrement tu feras,  
 Et bien tost te verras  
 Despouillé de ta peau.  
 Marsie comme vn veau  
 Feit son apprentissage  
 A chanter son dommage :  
 Las ie crains que tu sois  
 Plus bourelé cent fois :  
 Brefie crains que ta prise  
 Par ma lente reprise  
 Cause dedans les bois  
 Mille sanglants abbois.  
 La mort est douloureuse,  
 Damnable & malheureuse  
 Au Leurault qui n'a pas  
 Preueu a son trespas.

FIN.